

À l'occasion de son 300<sup>ème</sup> anniversaire, l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles a confié à cinq jeunes curateurs, Daphné de Hemptine, Dirk Dehouck, Aurélie Gravelat, Céline Prestavoine et Jonathan Sullam, la tâche de concevoir une exposition à partir des travaux de finissants et de jeunes diplômés. Le Musée juif de Belgique, qui s'est prêté à l'expérience, accueille ainsi une quarantaine d'œuvres de trente artistes émergents.



Vue de l'exposition  
De gauche à droite:  
Marco de Sanctis, Raphaël Tanios,  
Christophe Dingès, Sandra Naji  
© photo : Jonathan Sullam

À plusieurs égards, l'exposition *Images de soi! Images de l'autre* tenait de la gageure. D'abord, comme le formule Guillaume Désanges, suite à l'invitation de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 2011 : " *Comment trouver, à l'échelle d'une exposition, une cohérence au sein de subjectivités artistiques dont le seul lien serait d'être passé par une école? Comment éviter l'effet compilation ou best of? [...] Comment créer l'amorce d'un propos, qui ne soit par avance fallacieux ou artificiel, à partir d'une telle hétérogénéité?*"<sup>1</sup>

Afin d'échapper au piège de l'exercice scolaire et du choix péremptoire dicté par le mode de la célébration, le parti pris des commissaires aura été de questionner cette *hétérogénéité* et de faire de cette différence ontologique, constitutive de notre rapport à l'autre, le sujet même de l'exposition. C'est ainsi qu'elle apparaît comme une constellation d'univers éclatés, réunis par le seul lien que puisse encore entretenir les êtres entre eux, c'est-à-dire la relation. Relation d'abord et avant tout subjective, suggérée par la pluralité des regards et des sensibilités de cinq commissaires. Si l'on en revient au titre de l'exposition, *Images de soi! Images de l'autre*, on constate que sa construction symétrique évoque un jeu de miroir, où l'individu serait le reflet d'un double. " *Je est un autre* " disait Rimbaud, postulant ainsi que le sujet est étranger à lui-même. L'identité serait donc ce balbutiement de l'être, qui n'en a jamais fini de *devenir* soi. C'est ce paradoxe que met en scène l'exposition, à travers un parcours savamment orchestré, mettant en parallèle les mécanismes qui œuvrent dans l'image avec ceux qui permettent la construction du moi. L'exposition traite également du corps, lieu de cristallisation de ce " je " en perpétuel mouvement. Par le fait même, elle affirme la position du spectateur en tant qu'observateur actif, selon la célèbre maxime de Duchamp : " *c'est le regardeur qui fait le tableau* ".

## Les règles du je(u)

On pourrait lire le parcours de l'exposition comme une partie de billard, faite de collisions et de ricochets. À commencer par cette œuvre d'**Alice Pamuk** qui nous interpelle avant même d'avoir franchi l'entrée de l'exposition. La pièce s'intitule *Snooker*, du nom d'une variante du billard populaire en Belgique. Quatre haut-parleurs sont disposés en carré de façon à nous renvoyer le son d'une boule qui se répercute indéfiniment sur une table. Il y a là comme un appel à la dispersion et à l'éclatement qui donne

# JE EST UN AUTRE

le ton de l'exposition. L'œuvre se manifeste d'ailleurs par son inadéquation à la définition courante de l'image, avant tout visuelle. Les peintures de **Marco Carrubba** fonctionnent quant à elles comme des signes. Chacune de ces petites scènes extraites d'une partie de football est analysée à l'aide de flèches et de cercles rouges. C'est ainsi qu'elles exhibent leurs stratégies comme autant de symboles d'une réalité diminuée, passée au filtre de plusieurs médiums. Postées en des coins pour le moins inusités du rez-de-chaussée, en hauteur et au-dessus d'une porte, elles semblent là pour dicter au spectateur une position à adopter, à l'image des joueurs sur le terrain. De façon allégorique, ces peintures mettent à jour un métadiscours sur l'exposition, dévoilant par le fait même les règles du jeu.

Dans une perspective purement optique, **Charlotte Cambier** aborde avec l'installation *Reflets* la question du corps et de la duplicité de l'image. Grâce à un dispositif de vision composé de miroirs et d'un marquage au sol, elle permet à un observateur assis de voir apparaître dans son champ de vision un visiteur situé en un point précis de la pièce. Tel Persée, l'artiste constitue un piège pour échapper au pouvoir médusant de l'image. D'emblée, ces trois œuvres se posent comme des agents de détournement du regard, favorisant la réflexion plutôt que la fascination vis-à-vis de l'image.



Alice Steinmetz,  
*Les Intimes*, 2012  
sculpture en plâtre, 23 cm de diamètre,  
(fragment).

Marco De Sanctis,  
*Da Solo*, 2012



IMAGES DE SOI!  
IMAGES DE L'AUTRE

SOUS COMMISSARIAT  
DE DAPHNÉ DE HEMPTINE, DIRK  
DEHOUCK, AURÉLIE GRAVELAT, CÉLINE  
PRESTAVOINE ET JONATHAN SULLAM  
Dans le cadre du 300<sup>ème</sup> anniversaire  
de l'Académie royale des beaux-arts de  
Bruxelles - WWW.ARBA-ESA.BE  
ARTISTES : ALICE BOSSUT / CHARLOTTE  
CAMBIER / MARCO CARRUBA / JINA  
CHOI / MAELLE COLLIN / JOELLE DE  
MEUTTER / MARCO DE SANCTIS /  
EMMANUEL DELSAUT / JUSTINE DENOS  
/ MICHAEL DIAKITÉ / CHRISTOPHE  
DINGÈS / EMILIE DORANGE / STÉPHANE  
EBNER / ANICÉE ETEMADI / ANNE-  
SOPHIE GUILLET / ANTONE ISRAEL  
/ LUDOVIC JAUNATRE / ARNAUD  
KURSTJENS / NICOLAS LEROY /  
BÉATRICE LORTET / LOU ROY / PIERRE  
MAURCOT / DOROTHÉE MAZIERES /  
OLIVIA MORTIER / SANDRA NAJI /  
ANTOINE NÈVE DE MÉVERGNIES /  
ALICE PAMUK / AMANDINE SALGUES  
/ CLOTHILDE SOURDEVAL / ALICE  
STEINMETZ / RAPHAËL TANIOS / JEAN-  
PHILIPPE TROMME / EMILY VAN OLDEN /  
JULIEN AMILLARD

MUSÉE JUIF DE BELGIQUE  
21 RUE DES MINIMES  
1000 BRUXELLES  
WWW.MJB-JMB.ORG  
JUSQU'AU 6.01.13

intitulée *Autoportrait*, s'offre ainsi comme un hommage à ces morts oubliés de l'Histoire, ressuscités sous le crayon de l'artiste. De part et d'autre de l'entrée, les sculptures en bronze de **Jean-Philippe Tromme** évoquent avec leurs panneaux ajourés de petits confessionnaux. La rencontre aura pourtant lieu dans la pièce voisine, entre l'artiste **Antoine de Nève de Mévergnies** et un sans-papiers réfugié qui confie son témoignage dans la vidéo *And After*.

## Évanescence de l'être

Le dernier étage semble tout entier dédié à une lente disparition des corps, lié à la dématérialisation de l'image. C'est par exemple, le corps qui s'évanouit dans la *Robe diaphane* d'**Alice Steinmetz** et qui devient une présence fantomatique dans la vidéo d'**Anicée Etemadi**. C'est aussi l'absence du sujet suggérée par la veste sérigraphiée d'**Arnaud Kurstjens**. Toutefois, dans les photographies de **Michael Diakité**, la tendance s'inverse : les corps ne cessent d'apparaître sur la surface du papier photosensible, tandis que le champ de l'image s'obscurcit progressivement. Dans un esprit de réversibilité, **Alice Bossut** imagine pour sa part un savon qui permettrait d'effacer ou au contraire de redonner consistance à l'être.

La parole s'envole, les écrits restent, dit l'adage. Dans *Mes mots*, **Émilie Orange** met en scène une histoire de paroles volées. Les mots des uns éclosent dans la bouche des autres, si bien que personne ne possède plus sa langue. Cette situation loufoque prouve que le langage se forge au contact de la différence. On pourrait croire que les mots brodés de la tapisserie d'**Émilie Van Olden** sont immuables. En effet, la phrase "Ik heb je" signifie littéralement "Je t'ai" en français, ou encore "Tu m'appartiens". Cependant, alors que les vocables "Ik" et "heb" sont cousus, le "je" est détaché du reste de la phrase. Une fois rompu le lien de possessivité, les termes isolés n'ont plus de signification. Ils laissent place à un sentiment d'incommunicabilité, de disgrâce perceptible dans *Les pleureurs* de **Dorothee Maziers** ou dans les *Amants monotypes* de **Stéphane Ebner**. Pour immortaliser cette défaite de la parole, Alice Steinmetz a caché au creux du plâtre un dernier fragment d'intimité, une oreille. En définitive, *Images de soi! Images de l'autre* est une exposition qui sollicite l'ouïe tout autant que la vision. Car pour aller à la rencontre de l'autre comme de soi-même, il ne suffit pas de savoir regarder, il faut aussi être capable d'écouter.

Septembre Tiberghien

<sup>1</sup> Guillaume Désanges, " Là, quand ", texte tiré du catalogue de l'exposition 2001-2011, *Soudain déjà*, publié par Beaux-arts de Paris, les éditions.